

2021-2022

DEPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE  
MASTER 2 SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES  
MENTION PSYCHOLOGIE  
Parcours : Psychopathologie, Psychologie Clinique du Lien Social et Familial



# **Handicap psychique, mental et monde interne :**

## **Quand le lien objectal devient l'enjeu de l'accès à la subjectivité et sa limite.**

**Lepinay Anouchka**

**Sous la direction de M. Emmanuel Gratton**

ANGERS SEPTEMBRE 2022





ENGAGEMENT  
DE NON PLAGIAT

Je, soussigné(e) Anouchka LEPINAY .....

déclare être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiée sur toutes formes de support, y compris l'internet, constitue une violation des droits d'auteur ainsi qu'une fraude caractérisée.

En conséquence, je m'engage à citer toutes les sources que j'ai utilisées pour écrire ce rapport ou mémoire.

signé par l'étudiant(e) le 25/08/2022

## Remerciement

Je tiens à remercier chaleureusement les usagers que j'ai été amenée à rencontrer et qui m'ont beaucoup appris et m'ont permis de réfléchir le rapport au monde d'une façon renouvelée.

Je remercie également Sophie, ma maître de stage, pour nos échanges et notre travail en commun, des expériences qui ont été très enrichissantes et qui m'ont mise au travail psychiquement.

J'adresse ces remerciements à tous les professionnels avec qui j'ai été amenée à échanger, et qui ont su partager avec moi des éléments de leur vécus, m'apportant chacun un point de vue frais et différent de part leur singularité.

# Table des matières

1 Introduction.....	1
1.1 Institution et premiers étonnements.....	1
1.2 Choix du cas clinique et contexte de rencontre.....	2
2 Vignette clinique.....	3
2.1 Anamnèse.....	3
2.2 Premiers éléments d'observation en situation groupale.....	4
2.3 Émergence du conflit et évolution du transfert contre-transfert dans l'entretien : le début du lien.....	6
2.4 La mère, l'argent, les amis, le travail et la nourriture.....	7
2.5 La confusion.....	9
2.6 Le retour des vacances.....	11
2.7 Les lieux de rencontre et d'expérimentation de Soi et du Moi dans la rencontre objectale....	12
2.6 Dernière rencontre.....	13
3 Articulation théorico-clinique.....	14
3.1 Prémissé d'une affirmation subjective par la négation de Soi.....	14
3.2 L'autre en Soi et l'autre sur Moi : intrusion et persécution.....	15
3.3 La mère imaginaire et imagoïque.....	17
3.4 L'intersubjectif : le regard et la reconnaissance mutuelle.....	18
3.5 Contre-transfert : la mère-miroir et le père-tiers, le reflet opaque brisé et l'ouverture sur le « Non »-moi.....	20
3.6 Le père et les pairs, exploration du moi, expérimentation du soi.....	23
Conclusion.....	26
Bibliographie.....	27
Résumé :.....	30

# 1 Introduction

Je rends compte ici d'une rencontre qui s'est déroulée en plusieurs étapes et dans plusieurs cadres tout au long de l'année, dont je ne peux donner qu'une appréciation partielle, celle de mon regard dans le laps de temps où nous nous sommes vues. J'ignorais tout de Miranda avant notre première rencontre. J'ai donc appris à la connaître en fonction de son discours et de ce qu'elle me laissait apercevoir ou me donnait à savoir, dont très peu d'éléments sur son passé, et je n'ai pas eu d'informations la concernant issues d'un dossier formel, il n'y en avait pas. Je m'intéresse dans ce travail de mémoire à son vécu personnel, à sa réalité subjective, dont le développement sera le fil rouge de ma réflexion . Le récit et les analyses qui en découlent n'ont pas vocation à être des vérités objectivables, mais des pistes de compréhension de son monde interne et de son fonctionnement. Mes raisonnements personnels, impactés par l'Après-coup, vont construire ce mémoire, mais n'en demeurent pas moins que des hypothèses ou des ressentis, des leviers intéressants pour accompagner un patient avec ce que contient notre contre-transfert, mais qui ne peuvent pas suffire à déterminer sa vérité singulière, seulement en révéler quelques aspects possibles.

## 1.1 Institution et premiers étonnements

Mon stage s'est déroulé en ESAT, une institution dont l'objectif est de rendre autonomes et adaptés professionnellement les personnes accueillies, les « usagers », dans le but de les accompagner vers « le milieu ordinaire ». Celles-ci présentent des profils de trouble psychique et/ou mental et ont un statut reconnu de handicap en lien avec ces difficultés.

Mes premiers étonnements ont émergés dans une multitudes de rencontres informelles avec les usagers, et à l'occasion de l'animation « d'ateliers expression des émotions » avec plusieurs d'entre eux.

Durant ma pratique, une des premières observations qui m'a interpellée a été le nombre d'usagers présentant des difficultés pour exprimer, penser, leur subjectivité, sans que je sois en mesure de dire si cela constituait un manque dans leur existence. En effet, j'ai pu faire la rencontre de travailleurs qui étaient dans l'impossibilité de pouvoir manifester et affirmer leurs désirs, qui ne témoignaient d'aucunes préférences ou opinions personnelles lorsque je leur proposais d'y réfléchir ou qui se trouvaient dans l'incapacité de refuser ou de remettre en question des éléments qui leur avaient été apportés. Ces rencontres ont repoussé les limites de ce que je concevais alors - la conscience de soi et de ses désirs ne relevant pas de l'évidence pour tous - et j'ai été étonnée de constater ce qui pouvait s'apparenter à une forme de dissociation, de clivage apparent entre la personne et son monde interne, en tout cas un non-investissement de cette dimension psychique.

Dans un premier temps, je me suis donc interrogée sur la place, la forme et l'importance de la

subjectivité, sur ce qu’impliquait une vie sans connexion conscientisée à son monde interne, ses émotions, ses opinions, ses envies. En parallèle, j’ai fait face à un sentiment d’impuissance dans certains suivis, car cette différence de fonctionnement semblait me déposséder d’une partie de mes outils pour accompagner de façon ajustée ces patients dans l’échange clinique. Lors de certaines rencontres, je ressentais une impression de vide, ne laissant que peu de prise à l’élaboration ou au travail psychique, et dans lequel un principe de réalité opératoire semblait écraser toute émergence de laisser aller, de curiosité ou de créativité, voire de plaisir, dans la dynamique du patient. Contre-transférentiallement parlant, cela pouvait être sidérant psychiquement, et je me sentais occasionnellement fonctionner en miroir de ces patients, subissant en quelque sortes les échanges, sans pouvoir, y mettre de sens. L’effet de surprise de la rencontre de cette altérité passée, l’envie de comprendre ce que signifiait ce point d’interrogation, ce qui se cachait derrière ce trou apparent, cette assise subjective incertaine et inconsistante, marqua le point de départ de mon sujet de mémoire : la subjectivité.

Cependant, il m’a été difficile de me mobiliser sur ce thème car il me semblait insaisissable, hors de portée, comme le monde interne des patients que je voyais et qui ne s’ouvraient à l’échange et à leur intériorité que de façon superficielle, presque fuyante ? Aussi pendant un certain temps, j’ai été confrontée à une impossibilité, celle de la présence de l’objet de ma recherche, que je ne distinguais justement qu’à travers la trace de son absence.

C’est dans ce contexte que mon choix de vignette clinique s’est présenté, presque imposé pourrait-on dire, car il m’est apparu comme une forme de réponse possible à cette énigme.

## **1.2 Choix du cas clinique et contexte de rencontre**

La vignette clinique que je présente et avec laquelle j’ai travaillé dans ce mémoire a pour sujet Miranda, travailleuse (usagère) en ESAT, présentant à priori des troubles psychiques et mentaux.

Je rencontre Miranda dès le début de mon stage, à l’occasion d’un atelier émotions que je co-anime avec la psychologue de l’ESAT. Il s’agit d’un groupe de « travail thérapeutique » autour de la reconnaissance, de la compréhension et de l’expression de ses émotions et de celles des autres, auquel quatre autres usagers participent. Notre première rencontre eut donc lieu dans ce contexte groupal.

La raison qui m’a poussée à m’arrêter sur la situation de Miranda a été son évolution, que j’ai pu observer au fur et à mesure de nos rencontres tout au long de l’année. En effet, si lors du commencement de mon stage Miranda présentait des difficultés dans son assise subjective, elle a su développer son rapport à soi et aux autres jusqu’à générer chez elle des changements qui m’ont interpellée. J’ai à plusieurs reprises été surprise et si je n’avais pas perçu toute l’ampleur des changements progressifs qu’elle avait réalisés, ni de leurs impacts dans son fonctionnement et son

rapport au monde, ils me sont apparus à certains moments clef, avec leur lot de questionnements. Que ce passait-il sous mes yeux et qui m'échappait pourtant ? Où était Miranda dans ces changements ? Qui « était-elle vraiment » ? La même personne, mais différente assurément. Je l'ai accompagnée dans ce travail en cherchant à le rendre plus conscientisé, tout en réalisant qu'une différence fondamentale avait été opérée dans mon contre-transfert. Je croyais désormais dans les capacités de subjectivation de Miranda, et j'étais moi-même redynamisée psychiquement, me sortant de l'impasse où je me trouvais. Désormais, je pouvais espérer l'étayer dans son développement subjectif et dans le travail psychique que cela représentait, et questionner les processus et les ressources qu'elle utilisait, déployait, pour remettre en question et changer son rapport au monde. J'avais l'impression de devoir moi-même faire un travail de cette nature pour me sortir de l'immobilisme psychique qui avait à ce moment tendance à me saisir.

En plus de ces éléments, mon choix s'est porté vers sa situation au vu des circonstances de notre premier entretien clinique, en parallèle à nos rencontres groupales, circonstances qui n'ont pas manqué de m'interpeller sur le moment et dans l'après-coup par leurs contenus signifiants et riches, notamment dans sa dimension transférentielle et contre-transférentielle et dans les enjeux qu'elle a pu alors mettre au travail.

#### Synthèse :

La rencontre avec des personnes présentant des troubles psychiques et mentaux nous font vivre l'expérience d'une altérité énigmatique, face à laquelle il est facile de se sentir dépassé. Miranda semblait elle-même endormie subjectivement, comme au second plan de sa propre existence, et pourtant notre rencontre a pu produire un effet revitalisant de son côté comme du mien. C'est sans doute ce premier élan qui a pu poser les bases de ce qui pourrait ensuite se réaliser.

## **2 Vignette clinique**

### **2.1 Anamnèse**

*Miranda est une femme d'environ 40 ans et a rejoint l'ESAT depuis de nombreuses années. L'atelier professionnel où elle travaille consiste en la confection d'anses pour sacs, un tressage de cuir et de chaînes. Cet atelier semble lui convenir car elle a pu expliquer qu'il privilégie la qualité à la quantité dans la production, ce qui est plus adapté à son rythme.*

*J'apprendrai durant l'année qu'elle suit un traitement (type neuroleptique) et est connue parmi les professionnels comme ayant un profil psychotique, schizophrénique, sans diagnostic cependant. De*

*ce que j'ai pu observer, elle paraît relativement bien ajustée à la réalité commune et elle parvient à établir des contacts relationnels. Elle mentionnera très occasionnellement du contenu hallucinatoire ou des croyances en des élément délirants.*

*Miranda présente quelque lenteurs dans la réalisation de tâches et des difficultés dans sa compréhension en configuration de groupe (difficulté à se concentrer, à gérer la multiplicité des informations, à analyser et répondre aux comportements sociaux des autres).*

*Concernant sa situation personnelle, elle a vécu chez sa mère qui est sa tutrice, et elle dispose actuellement son logement personnel. Elle a un frère aîné, et je n'ai eu aucune information concernant son père ; il était simplement absent de tout discours et de toutes considérations.*

## **2.2 Premiers éléments d'observation en situation groupale**

Durant les premières rencontres que nous avons eues, en groupe « atelier expression des émotions », Miranda a exprimé à de nombreuses reprises qu'elle croyait que les autres se moquaient d'elle, parlaient dans son dos ou la critiquaient ouvertement, à « messes basses », et chaque chose qui lui était dite, ou presque, paraissait être transformée, interprétée de sorte à contenir une intention malveillante ou agressive. Elle interprétrait souvent les faits et gestes des autres comme lui étant adressés.

*On voit ici apparaître les premiers éléments de fonctionnement psychique et relationnel de Miranda entre besoin d'amour, de reconnaissance et angoisse de rejet ou d'agressivité.*

*Elle semblait avoir du mal à saisir et à élaborer les nuances et richesses possibles dans le fonctionnement psychique et relationnel des autres et semble manquer de capacité de mise en sens concernant les Autres, Soi, les émotions (entre autres) ce qui laisse la place libre aux fantasmes, aux interprétations et aux projections sur les Autres.*

*Cela à pu également me faire associer avec le type de relation qu'elle semble entretenir avec sa mère réelle et/ou imaginaire, dans une forme d'ambivalence entre haine et amour.*

En effet, en dehors de ces temps en groupe nous avons pu aborder ensemble certains éléments de son passé, et de son présent, lors de rencontre et d'entretiens individuels.

Tout d'abord, cela s'est passé à la fin de quelques ateliers, alors que les autres participants étaient partis et que nous étions seules, puis quelques fois également dans un couloir à l'improviste.

*J'ai eu le sentiment qu'il était important pour elle que je puisse me montrer disponible dans ces moments-là, en dehors du cadre, que ce soit le cadre symbolique de l'atelier, de sa temporalité, ou le cadre physique de la salle où il avait lieu. Est-ce que je répondais présente, disponible ? Est-ce que les même règles d'écoute, de libre expression et de non-jugement étaient maintenues ? Est-ce que je prenais le temps pour elle, autrement dit est ce qu'elle comptait plus qu'autre chose ? Est-ce qu'elle valait seulement quelque chose ? Cette dernière question m'a été difficile à penser, car son*

*implication possible est difficile à soutenir, cependant les usagers que j'ai rencontrés m'ont appris qu'une de leurs difficultés, pour un très grand nombre d'entre eux, tourne autours de cette interrogation.*

Dans ce type d'entrevues, elle me parlait souvent des mêmes éléments, à savoir des plaintes concernant son état de fatigue, son moral qui n'était pas très bon, puis le fait qu'elle allait sans doute devoir augmenter son temps de travail. Lorsque je la relançais sur l'un de ces sujets, sa mère apparaissait souvent dans son discours, notamment du fait qu'elle veuille que Miranda travaille plus pour gagner plus d'argent. Le regard de celle-ci était généralement larmoyant, et sa prise de parole se finissait alors par quelque chose comme « *Soupir*. Bah oui, c'est comme ça faut faire avec. » « *Enfin, on fait ce qu'on peut hein.* » ou encore « *C'est sûr que c'est pas facile tous les jours* ». A ce stade, je me contentais de valider ses ressentis et de lui proposer une écoute active, tandis qu'elle semblait être résignée et en souffrance psychique, restant à la surface d'une même plainte répétitive. *Pour ma part, j'ai perçu ces échanges comme des bouteilles à la mer, une demande d'aide formulée indirectement, en attente de quelqu'un qui la recevrait, pourrait la lire et lui répondre un jour peut-être. Comme si au-delà de sa résignation persistait un espoir de mieux, qu'elle s'interdisait de formuler, de penser clairement et d'adresser directement, de peur d'être déçue ?*

Notre lien clinique a ainsi pu s'établir progressivement dans ce type de rencontres, passant du groupal à de l'individuel petit à petit, sans être dans un contexte - peut-être trop formel - d'entretien à proprement parler. Ce lien a pu se montrer suffisamment malléable et survivre continuellement aux différentes mises à l'épreuve du cadre - et de mon cadre interne - que Miranda a testé, comme si la transition, le passage de la rencontre en collectif vers le singulier devait se faire en appui sur la relation que nous avions pu commencer à construire au sein de l'atelier émotions.

*Je pense que la posture que j'y tenais alors avait pu générer un début d'alliance thérapeutique, des transferts et des projections de sa part envers moi, ou ce qu'elle percevait alors de moi. Sans doute, notamment étant donné les contenus persécutoires qu'elle pouvait ressentir dans le rapport à l'Autre, cherchait-elle alors à s'assurer du fait que je puisse rester suffisamment bonne même en dehors du groupe et à sa seule adresse, sans que je devienne menaçante. C'est l'impression que j'ai eus dans mon contre-transfert en tout cas, car je me sentais devoir être rassurante et très souple dans nos échanges. Comme si je percevais chez elle une peur d'être soudain enfermée ou trahis par quelqu'un dont elle aurait pris le risque de s'attacher.*

Ça n'a pas été la seule remise en question traversée par le lien que nous avions commencé à établir. Il se trouve que j'ai pu rencontrer une autre usagère en entretien clinique, avant de commencer les entretiens individuels avec Miranda. Cette autre usagère, que nous appellerons ici Iris, m'a fait part de problèmes relationnels avec une usagère dont elle s'est alors beaucoup plainte. J'avais

l'impression qu'Iris évoquait quelque chose d'elle, cherchant à relancer l'entretien vers elle, j'ai mentionné le fait que chacun à l'ESAT avait ses propres difficultés, et qu'Iris n'était pas dans l'obligation d'y répondre si elle n'en avait pas l'envie ou si s'était trop difficile à supporter. Je l'ignorais alors mais l'usagère ainsi mentionnée était Miranda, qu'Iris est allée trouver quelques jours plus tard pour lui dire que « la psychologue, elle a dit que tu avais un problème ». Suite à cela, à la fin d'un atelier émotions, Miranda est venue me voir pour « me parler de quelque chose d'important ». Et ce fut ainsi que nous avons eu notre premier entretien clinique formel.

### **2.3 Émergence du conflit et évolution du transfert contre-transfert dans l'entretien : le début du lien**

Nous avons commencé l'entretien et je n'ai pas abordé la question de « la chose importante » afin de laisser le temps à Miranda de décider de ce qu'elle dirait quand elle le voudrait, et nous avons eu un échange qui me paraissait sans demande ou éléments précis exprimés. Elle m'a parlé de différents aspects de sa vie, dont le fait qu'elle était pressée d'être en vacances mais que sa mère voulait qu'elle l'accompagne à la mer. Elle a pu dire que sa mère prenait parfois beaucoup de place dans sa vie. Lorsque j'ai évoqué la possibilité qu'elle puisse refuser cette invitation, Miranda a exprimé qu'elle préférerait ne pas partir avec elle car ce ne serait pas vraiment reposant. Et finalement, alors que le ton de l'échange était détendu, elle amena la raison de sa venue « Au fait, je voulais vous parler de quelque chose d'important. En fait c'est un peu une question. Est ce que vous avez dit que j'ai un problème ? »

*Si j'étais plutôt satisfaite de savoir finalement ce qui avait agité Miranda au point qu'elle demande à me voir, j'étais maintenant perplexe devant sa question, formulée sur un ton à la fois léger et accusateur. Un ton qui m'a fait penser qu'elle voulait faire comme si ce n'était pas important et qui pourtant portait l'ombre de la crainte d'une possible déception.*

J'ai marqué un silence, répété sa question et sérieusement réfléchi à ce que j'aurais pu dire dans ce sens, mais ne parvenant pas à me souvenir de quoi que ce soit de cette nature, j'ai répondu par la négative, relevant le fait que cela me questionnait. Miranda réagit en validant mes propos, me semble-t-il, sans grande conviction. Puis j'ai fini par me rappeler de la rencontre avec Iris, et lorsque j'ai abordé avec Miranda le fait que j'ai pu dire à une autre usagère que chacun à l'ESAT avait ses propres problèmes à gérer, Miranda m'a déclaré avec une certaine force dans sa voix « oui Iris est venu me voir un midi, elle m'a dit que j'avais un problème et que c'était toi qui lui avait dit ça ».

*Y voyant désormais un peu plus clair sur la situation, j'ai sentit la nécessité de remettre mes propos dans leur contexte pour désamorcer leur portée agressive, et d'expliquer la différence entre mon intention d'origine et le message qu'avait fini par recevoir Miranda. Ce travail a permis d'aborder*

*le contenu conflictuel présenté dans l'échange en passant par la mise en mots, sans que les affects prennent le dessus. Autrement dit, j'ai survécu à cette « attaque », « accusation », sans me retourner contre Miranda pour l'accuser à son tour de quelque chose ou sans être détruite par sa confrontation. Dans l'après-coup, je pense pouvoir dire que nous sommes ensemble parvenues à faire survivre le lien remis en cause, à le réparer, sans plus d'agressivité, sans moquerie, sans critique comme elle aurait pu le craindre.*

J'ai pu préciser que je ne visais pas spécifiquement Miranda, et aborder au passage le fait qu'avoir des difficultés ou des troubles ne résume pas qui on est, ni ne détermine sa valeur.

J'ai relancé l'échange en proposant l'idée qu'Iris avait peut-être eu l'intention d'exprimer son mal être dans leur relation plutôt que de nuire simplement à Miranda, m'attendant à ce qu'elle en exprime une opinion.

*Bien que je ne sache pas ce qu'il en était vraiment, le fait de voir une possible mise en sens à cet évènement, qu'elle paraissait avoir vécu comme une violente agression, a semblé lui permettre de prendre une certaine distance, de sortir de la violence absurde, insensée, purement malveillante qu'elle y avait lue. De plus, il ne s'agissait pas pour moi de me défendre, de m'opposer à Miranda en lui disant qu'elle avait tort sur sa compréhension, mais plutôt de remettre une possibilité de sens, de faire pare-existant et de ne pas l'enfermer dans un mauvais rôle (« oui tu as un problème » « non tu as tort »).*

Nous avons donc cheminé sur la réflexion qu'elle, en tant que personne, ne pouvait pas être résumée à un problème pour l'autre. Dans cette situation, ce serait plutôt la façon dont elle et Iris investissent leur relation qui les font souffrir toutes les deux. Cependant oui, elle a ses problèmes, comme tout à chacun et comme tous les usagers de l'ESAT, ce qui est tout à fait acceptable, supportable, et même normal, tous les problèmes ne pouvant pas être résumés au handicap ou à « l'hors-norme ».

## **2.4 La mère, l'argent, les amis, le travail et la nourriture**

Un autre entretien clinique a eu lieu durant lequel Miranda a parlé plus en détails de ses désirs et de sa relation avec sa mère.

Ainsi, contrairement aux diverses entrevues de fin d'atelier émotions ou de couloir, Miranda n'a pas exprimé de souffrance morale et physique, ni poursuivi d'un air résigné sur le fait que sa mère veut qu'elle travaille plus. Mais elle a formulé, presque à voix basse, qu'elle souhaiterait diminuer son temps de travail car elle trouve que c'est trop pour elle « je suis fatiguée maintenant, avec les médicaments ce n'est pas facile, je ne m'en sens plus capable ». Sur ce, elle a continué en reprenant les éléments habituels sur sa mère qui, elle, n'est pas d'accord et voudrait plutôt que Miranda

augmente son temps de travail pour gagner plus d'argent. Percevant, par cette nouvelle entrée en matière, que l'entretien pourrait peut-être permettre d'étayer l'ouverture de Miranda dans sa prise de parole, son élaboration, et mener à un travail subjectivant, je l'ai questionnée sur ce qu'elle pensait de ce conflit interne. Que ressentait-elle par rapport à ses moyens financiers et à son temps libre ? Dans quelle perspective aimeraient-elles se projeter pour l'avenir ?

Ce à quoi elle m'a répondu préférer diminuer son temps de travail mais que sa mère insistait pour l'augmenter, restant sur cette mise en opposition conflictuelle. J'ai tenté de relancer en explorant ses possibilités à prendre connaissance de ses moyens, concrètement, pour qu'elle puisse se rendre compte de la situation et en juger par elle-même.

Miranda m'a alors précisé que sa mère est sa tutrice, que c'est elle qui a accès à son compte, qui le gère, et qui lui dit si elle a assez ou pas. Elle ajoute que sa mère refuse de lui donner plus d'argent parce qu'elle ne veut pas que Miranda aille acheter des gâteaux ou invite du monde chez elle, arguant qu'elle n'a pas assez d'argent pour ça.

Je lui ai alors demandé si sa mère lui montrait parfois ce qu'il en était, ou s'il était déjà arrivé que Miranda lui demande de consulter ses comptes pour mieux comprendre sa situation. Cela semblait être un peu confus dans la réponse de Miranda, je crois avoir compris que la situation s'était déjà présentée mais ne semblait pas avoir vraiment abouti à quelque chose de « constructif ».

Puis elle est revenue sur le fait qu'elle invite souvent du monde chez elle le soir pour leur faire à manger avec son propre frigo, et que sa mère lui dit qu'elle n'aime pas ça, que les gens qu'elle invite profitent d'elle et que ça lui prend tout son argent. Sa mère lui dit que si elle veut continuer à recevoir, elle doit donc travailler plus. Je l'ai relancée sur ce que elle pense de ces gens qu'elle invite, sur son opinion qu'ils profitent ou non d'elle et ce qu'elle ressent à ce propos. Elle s'est exprimée ainsi « Je m'en fiche moi qu'ils profitent ou pas. Ça me fait plaisir qu'ils viennent, et puis ils ont pas beaucoup d'argent, il faut bien les aider. Comment ils font sinon ? Je suis bien obligée. ». Après le thème des invitations à manger, la discussion s'est orientée sur l'alimentation de façon plus générale.

Miranda m'a décrit que sa mère lui indique ce qu'elle doit manger ou pas et qu'elle se fait disputer si elle mange des « gourmandises ». Elle m'a expliquée que, quand elle vivait chez sa mère, elle devait se cacher pour manger des gâteaux, que les placards étaient verrouillés avec des cadenas. Elle m'a raconté un épisode durant lequel elle s'était levée dans le secret de la nuit pour aller manger une part de gâteau dans le frigo, ce qui l'amena à se faire gronder lorsqu'elle fut prise sur le fait accompli par sa mère. Elle a exprimé ne pas apprécier ce contrôle, et que quand elle avait fait un essai de vie en foyer, elle avait mangé tout ce qu'elle voulait, qu'elle en avait bien profité, mais que maintenant elle était grosse, que c'est ce que sa mère disait et qu'elle-même le savait bien.

Elle m'a ensuite relaté que son frère vient parfois chez elle lorsqu'elle reçoit du monde pour leur dire de partir, et que lorsqu'ils se voient tous les deux il critique ouvertement ses amis. Finalement, alors que je faisais un commentaire sur l'importance que peut avoir l'entourage et les relations en dehors de la famille, elle s'en saisit et rebondit sur le fait que sa mère ne veut pas qu'elle ait de relations intimes. Elle me décrivit qu'un jour, alors qu'elle s'était rapprochée intimement d'un bon ami qui était chez elle, sa mère les a surpris ensemble et lui a interdit de le revoir. Miranda s'est sentie d'ailleurs obligée de préciser qu'il ne s'était rien passé de toute façon, comme si elle voulait me rassurer qu'aucune faute n'avait été commise, elle semblait honteuse.

Je lui ai donc répondu que ça aurait bien pu être le cas, qu'elle en avait le droit et que je n'avais pas à lui porter un jugement sur ça, ni sur le fait qu'elle veuille disposer de son temps ou manger des choses qu'elle aime d'ailleurs. Que je n'avais pas à juger de qui elle était ou de ce qu'elle faisait.

*Bien sûr, j'avais conscience du fait que ses propos pouvaient évoquer des situations plus extrêmes que ce qui paraissait (manger à l'excès sans auto-régulation, ne pas pouvoir dire non à quelqu'un qui s'invite, ...) cependant il me semblait important de ne pas entrer dans une logique éducative, de contrôle ou de validation du contrôle, qui dans l'appréciation de Miranda me paraissait clairement vécu comme excessif et intrusif, infantilisant voire tout à fait incapacitant, et de plutôt valoriser ses désirs propres, ses envies, ses décisions, ses actions, ses opinions, et ses investissements dans sa vie. Quitte à dédramatiser un peu la « désobéissance », disons autrement, la différenciation, en étayant ses désirs opposés à ce qui m'apparaissait comme un Surmoi tyrannique, lui-même projeté à l'égard de sa mère qui s'en faisait en partie l'actrice réelle.*

Dans son discours Miranda soulignait souvent qu'elle ne savait pas bien faire, comprendre les choses, ce qu'elle mettait en parallèle avec l'autorité de sa mère, qui elle savait. « Je ne peux pas faire ce que je veux » Voilà ce qu'elle en concluait. Je me suis donc concentrée avec elle sur ce qu'elle voudrait, dans l'idéal, si tout était possible.

## **2.5 La confusion**

Un peu plus tard dans l'année, nous avons de nouveau eu un entretien ensemble. Elle l'a commencé directement en annonçant qu'elle allait augmenter ses heures de travail sur un ton laconique. Je lui ai donc demandé si c'était ce qu'elle voulait, m'attendant à la teneur de sa réponse, ce à quoi elle me dit que non, mais que c'était ce que ça mère voulait. Je l'ai questionnée naïvement sur l'intérêt de faire les démarches pour augmenter ses heures si elle n'en avait pas l'envie. Elle me ré-expliqua que sa mère était sa tutrice légale, et voulait que Miranda gagne plus d'argent et que donc elle n'avait pas vraiment son mot à dire. Étant mise face à l'impasse répétitive dans laquelle Miranda semblait se trouver - et étant moi-même plus investie dans mon propre désir à l'en faire sortir depuis qu'elle avait formulé ses envies à elle, différentes de celles de sa mère - j'ai mis en avant

qu'il pouvait être difficile pour une personne sous tutelle que quelqu'un de sa famille, un parent lié affectivement, soit responsable des prises de décisions concernant sa vie, que cela pouvait amener le parent à prendre les décisions à sa place en restant dans une posture d'autorité parental.

Je lui ai demandé si le fait qu'un professionnel neutre devienne son tuteur pouvait être envisageable pour elle. Elle y répondit par l'affirmative mais semblait hésitante, elle expliqua qu'elle trouvait que les démarches étaient trop compliquées.

*Ne sachant pas trop l'origine de cette hésitation, et ayant le sentiment de l'avoir mise en difficulté en lui présentant une solution peut être trop directe, trop évidente mais cependant pas nécessairement facile à accepter, faire accepter ou à réaliser, je sentie la nécessité de sortir de la verticalité qui venait apparemment de s'installer.*

Je lui ai donc exprimé que je pensais qu'elle était la mieux placée pour savoir ce qui était la bonne chose à faire pour elle-même. J'ai poursuivi en tâchant de lui proposer une porte de sortie à l'impuissance et au sentiment d'échec où j'ai crains de l'avoir plongée avec ma « solution ». J'ai donc émis l'idée qu'il arrive que l'on sache ce qui pourrait être bien pour nous, que savoir qu'une solution est possible est déjà une étape importante, mais qu'il est parfois aussi bon d'attendre de se sentir prêt pour s'y engager.

Elle marqua un silence et me répondit que non « En fait je sais que je suis déjà prête, c'est bon là j'en ai marre qu'elle soit toujours sur moi » Surmoi.

*J'avais l'impression d'avoir été trop invasive dans ma prise de parole, alors j'ai pensé que son « j'en ai marre » était peut-être aussi lié à son ressenti du moment. J'ai donc laissé durer quelques silences pour lui permettre de mettre fin à la discussion si elle le souhaitait, mais celle-ci reprit et j'ai suivi le fil de son discours.*

Vers la fin de l'entretien - nous étions rendues dans le couloir devant la salle entre temps - je clôturais en lui rappelant ce que j'avais entendu et me semblait avoir été important pour elle : elle voulait réduire ses heures de travail et a exprimé en avoir marre que sa mère soit trop sur elle. Et j'ajoutais sous forme d'interrogation qu'il pouvait peut-être être intéressant pour elle d'écouter et de suivre ses propres envies. Elle me répondit avec beaucoup d'intensité « Oui, je vais faire ce que vous me dites. ». Je fus surprise car sur le coup j'ai eu l'impression qu'elle adhérait à mes attentes mais pas forcément aux siennes. Par réflexe je lui répondis avec un sourire que non, qu'elle pouvait faire ce que Elle voulait faire. Ce à quoi elle me dit « Oui mais c'est ça, c'est ce que vous avez dit. » avant de s'en aller en souriant.

*Quant à moi, j'étais un peu plus confuse. Est-ce que j'avais dépassé une limite ? Est-ce que, confrontée à la répétition, j'avais contre-transférentiallement cherché à m'en extirper moi-même ? Est-ce que lui proposer soudain une solution n'était pas une façon de lui exprimer que je ne voulais*

*plus entendre cette plainte ? Il est vrai qu'elle revenait sans arrêt, cependant Miranda changeait malgré tout. Et si la même plainte était sans cesse présente, n'était-ce pas parce que sa mère l'était également pour Miranda ? Je me retrouvais donc, comme elle, confrontée non seulement à l'impasse psychique qu'elle vivait, mais également sous l'emprise de cette mère étouffante et omniprésente.*

## **2.6 Le retour des vacances**

J'ai revu une nouvelle fois Miranda en entretien, qui me raconta qu'elle avait finalement été en vacances avec sa mère, alors qu'elle avait formulé plus tôt dans l'année qu'elle allait refuser.

*J'ai reçue cette nouvelle en cherchant à l'aborder de façon neutre et avec une curiosité nouvelle, de sorte qu'elle ne sentent pas en mise échec ou jugée par rapport à ce qu'elle m'avait annoncé comme engagement dans ses propres désirs, ou par rapport aux attentes qu'elle pourrait supposer de ma part envers elle.*

Visiblement, elle n'interprétablait pas ma posture comme persécutrice ou exigeante car elle pu dire simplement « Je sais que ce n'est pas ce que je voulais, on en avait parlé, mais je n'ai pas su dire non ». Elle ne semblait alors pas mal à l'aise, coupable ou honteuse d'avoir échoué quelque chose. J'avais presque l'impression qu'à travers cette affirmation, elle affirmait quelque chose d'elle-même, sans se juger. Elle a poursuivi en exprimant que les vacances n'avaient pas été si mal, mais qu'elle voulait prendre de la distance avec sa mère.

J'ai pu observer qu'elle semblait plus à l'aise avec le fait d'exprimer ses difficultés, sa conflictualité avec sa mère, et qu'elle parvenait mieux à expliquer pourquoi, c'est-à-dire à pousser sa réflexion au-delà des faits avec peu d'expressions d'affects (« On ne mangeait que ce qu'elle voulait », « Elle me forçait à me lever le matin tôt alors que j'aurais bien voulu me reposer »), pour investir des éléments de son propre ressenti interne comme « Je me sentais étouffer comme elle était toujours sur mon dos, la pression montait à l'intérieur » « Une fois, j'ai dû sortir pour me calmer ». *J'ai eu le sentiment que ces vacances lui avaient permis de faire un point, un travail dans sa façon de la percevoir et d'investir leur relation. Miranda semblait ne plus avoir peur dans ses critiques, et dans son discours ce n'était plus tellement elle la fautive, le fardeau, mais bien plus souvent sa mère, qui paraissait avoir été au moins partiellement descendue de son piédestal.*

J'ai écouté et validé ses ressentis, ses changements, et nous en sommes restées là. La suite de son cheminement s'est poursuivi en dehors de nos entretiens cliniques.

En effet, en parallèle à nos entretiens j'ai pu remarquer que le contenu persécuteur qu'elle évoquait lors des ateliers émotions ont largement diminué avec la répétition des rencontres du même groupe. Durant ces temps collectifs, nous faisions beaucoup de mise en sens et propositions également de nombreuses interprétations, lectures « positives » ou « apaisées » des interactions sociales. Le but

rechercher était de montrer différentes voies de compréhension et d'interactions possibles, de nuancer le rapport au monde, aux autres et à soi.

Ainsi, dans l'exemple de Miranda qui nous intéresse ici, l'environnement pouvait apparaître moins menaçant que celui dans lequel elle semblait évoluer en début d'année, où elle percevait alors le moindre soupir, regard, geste, mot, comme une intention malveillante à son égard.

Au fur et à mesure de ce travail, en plus de valorisation et d'écoute de soi, Miranda a semblé être effectivement plus apaisée dans ses relations intersubjectives.

## **2.7 Les lieux de rencontre et d'expérimentation de Soi et du Moi dans la rencontre objectale**

Ainsi, le premier lieu de rencontre que nous avons eu était ce groupe, qui était au début vécu comme persécutant, jugeant, pour Miranda, et qui est devenu ensuite sécurisant et tolérant. Le deuxième a été les entretiens individuels, où Miranda a pu exprimer une part de conflictualité, envers moi et envers sa mère, et faire le point sur ses désirs, leur négation. Nous avons pu y construire une alliance thérapeutique dans laquelle elle avait son maux à dire, où j'étayais ses essais, ses changements et où il était autorisé de remettre en question, de discuter la loi du surmoi.

Le troisième endroit de rencontre a été inattendu, un groupe d'activité de soutien pour lequel je suis allée occasionnellement remplacer le moniteur absent sur de courtes durées. Un groupe auquel prenait part Miranda, ainsi qu'une autre participante de notre atelier émotion, et j'ai été surprise lors d'une de ces occasions, vers la fin de l'année, d'entendre Miranda parler avec implication et détails de sa vie comme nous l'aurions fait dans la confidentialité d'un entretien clinique.

*Me sentant un peu mal à l'aise face à cette situation, mais ayant l'impression également que Miranda le faisait en conscience, comme dans une sorte d'expérimentation d'expression de soi, d'ouverture, de dévoilement interne, je ne savais trop comment réagir et j'ai simplement proposé mon écoute, évitant cependant de relancer par des questions ou des remarques les réflexions de Miranda. J'ai eu le sentiment que lui interdire d'une certaine façon de parler d'elle à ce moment là aurait été en quelque sorte déplacé et « trop raisonnable », et aurait été comme lui interdire de déclamer son existence au « reste du monde », c'est à dire en dehors de nos cadres habituels. J'ai eu l'impression qu'elle avait besoin, comme pour avoir une réponse, de prendre le risque de tester l'Autre de ce groupe, qui était par ailleurs, et tout le long de son intervention, absolument silencieux et semblait même dans une écoute bienveillante.*

Miranda a fini en s'excusant auprès des autres usagères « excusez moi de raconter ma vie comme ça », ce à quoi elle a obtenu comme réponse « non mais ne t'inquiète pas, y a pas de problème, tu peux nous ça ne nous dérange pas ».

*Ce moment, je suppose, a pu lui permettre une certaine réassurance, une validation, une*

*reconnaissance par des pairs, et changer quelque chose de son rapport aux autres en concrétisant ce qui avait pris forme dans l'atelier émotion et dans nos entretiens. C'est comme si elle avait commencé à croire pour de bon que l'autre pouvait être bienveillant, comme si quelque chose était devenu réalité.*

Après cela, Miranda est devenu beaucoup plus assurée de ce qu'elle voulait, et critique vis-à-vis de sa mère, et semblait accéder à une jouissance de pouvoir être soi sans le sein maternelle et d'y survivre, d'apprioyer sa propre subjectivité.

## **2.6 Dernière rencontre**

Durant la dernière rencontre de l'année, ce fut en atelier émotions, elle a pu nous faire part de prises de positions réelles face à sa mère, de quelques conflits où elle avait défendu ses désirs et sa volonté subjective plutôt que de s'en remettre à sa mère, quitte à prendre le risque de mettre leur lien à l'épreuve.

Dans un même temps, sa relation aux Autres est devenue relation aux pairs, elle a d'ailleurs pu s'ouvrir sur le fait qu'au début elle se sentait mal au sein du groupe, qu'elle ne comprenait pas très bien les autres et notamment leur humour et qu'elle se sentait souvent angoissée, blessée. Elle a également pu dire qu'elle se sentait plus comprise et en sécurité maintenant qu'elle connaissait les autres participants, qu'elle les comprenait mieux et qu'elle arrivait à saisir et apprécier leur humour à certains moments.

***De quel façon le lien objectal a-t-il pu être une limite ou une ressource dans le processus de subjectivation dans le cas de Miranda ?***

### Synthèse :

Le cadre de nos rencontres a été mouvant, tout comme la dynamique dans laquelle était Miranda, qui a pu se sortir d'effets de répétitions pour initier des changements internes. La plainte, d'abord superficielle, a pu être élaborée, adressée et se transformer en désir, voire en revendication. Malgré l'ambivalence dissonante à laquelle elle devait parfois faire face dans la réalité entre ses désirs et ceux des autres, elle a semblé pouvoir sortir de la paralysie, de l'engourdissement où elle se trouvait. Elle a pu prendre le risque d'assumer ses désirs, et la part d'impuissance qui leur est associée, sans s'effondrer. Elle a pu se vivre capable d'être, ou être sur ce chemin en tout cas. Ses rencontres avec l'Autre durant cette année en a été une clef déterminante.

### **3 Articulation théorico-clinique**

Tout d'abord, il peut être intéressant de commencer à explorer les différentes manifestations de subjectivité ou de symptomatologie singulière chez Miranda qui nous permettraient de saisir sa situation psychique et subjective lors de nos première rencontre.

Puis, je développerai les différents éléments qui ont pu faire la différence dans les changements subjectifs de Miranda.

#### **3.1 Prémissse d'une affirmation subjective par la négation de Soi**

Dans les premier temps, Miranda prenait la parole en commençant par évoquer les mêmes souffrances somatique brèves, puis développait toujours son discours en appui sur les mots, les désirs, reçus de sa mère. Le tout, illustré d'un non-verbal d'abattement, donnait à l'ensemble le ton de la plainte. La répétition, au sens de recommencement sans issue et au sens de retranscription de la parole d'un autre par sa voix, semblait être l'expression du conflit psychique qu'elle vivait.

Mon premier sentiment a été qu'un travail de dénégation semblait parcourir son discours. Selon Litinetskaia il s'agit de « la négation d'une réalité psychique » (Litinetskaia , 2013, p485) c'est-à-dire la non-reconnaissance de pensées ou de désirs, à l'origine d'un conflit psychique, comme étant sien. Mon hypothèse est que Miranda ne parvenait pas à reconnaître et à s'autoriser son propre désir, mais également son assise subjective, que Dardot définit comme «un rapport à soi-même» (Dardot , 2011, p 235) qui lui permettrait de répondre à « la quête du sens de Soi, à la question du « qui suis-je ? » » (Knauer, 2011, p93). A cette question, la mère paraissait s'imposer à la place de Miranda, et plus elle était présente dans son discours, plus il m'apparaissait que Miranda faisait un travail de négation sur sa propre subjectivité. Cela m'a fait penser à la « subjectivation qui est dérivée d'une objectivation. » (Dardot , 2011, p 236) décrite par Dardot qui détermine la subjectivité comme pouvant être un rapport à soi résultant de l'action d'un autre sur un sujet objectalisé et dont Macherey dit « il n'agit qu'en étant lui-même agit » (Macherey 2009, p77).

Cette hypothèse nous fait apercevoir une possible symbiose mère-fille, dont Ciccone nous dit que « Le lien incestuel, figuré par la symbiose, est souvent la seule issue – qui est aussi une impasse – pour sauvegarder le lien. » (Ciccone, 2008, p75) ». Lien ici vertical dont Miranda tenterait inconsciemment de se défaire, présentant sa mère comme un absolu et défendant sa position, pour mieux signaler son absence à elle, ou autrement dit sa trace dans le négatif de sa mère.

En écho à cela, Helft (2000) nous dit que la négation permet de mettre à distance l'inacceptable tout en l'évoquant, en l'invoquant, par ce même procédé de rejet, car s'il est l'objet d'un processus psychique, d'une défense, c'est donc bien qu'il est un-possible.

Cela semble pouvoir indiquer le point de départ de son désir, de sa demande, à travers une première

forme d'opposition entre elle et sa mère, l'une trop absente, l'autre trop présente ; voilà qui les différencie.

Une hypothèse pourrait donc être que Miranda effleure dans sa plainte une pensée inter-dite, intolérable : la sienne, la rendant aussi présente pour moi que hors de portée à elle-même ce qui me fait penser à ce qu'exprimait Pontalis «Comment, me disais-je, peut-on être aussi absent de soi-même et m'être aussi présent? » (Pontalis, 2000, p18).

Une forme d'opposition avec la mère peut être supposée du côté de la plainte, répétitive, qui englobe le discours maternelle dont Freud dit « Leurs *plaintes* sont des plaintes *portées contre* » (Freud, 2004, p11) et dont Pontalis nous expose la fonction à travers le cas de « Kohlhaas » « porté, emporté par sa plainte et il ne cessera de porter plainte tant que ne sera pas reconnu son bon droit qui n'est rien d'autre pour lui que le droit d'*exister*.» ( Pontalis, 2000, p17). Cela peut nous donner des pistes de réflexion pour penser la demande derrière la plainte de Miranda. Ne cessera-t-elle pas de se plaindre tant que son droit d'exister en dehors de la parole de sa mère ne sera pas reconnu ? Tant qu'elle même ne l'aura pas reconnu ?

### **3.2 L'autre en Soi et l'autre sur Moi : intrusion et persécution**

Un autre point intéressant est qu'au même moment de nombreuses idées persécutrices envahissent sa perception des autres et de son environnement. Si son fonctionnement psychotique y a sans doute un rôle à jouer, on pourrait également formuler l'hypothèse que la présence invasive de sa mère interne pourrait influencer son rapport objectal à l'Autre. Fierens expose que « Le « sein » est ainsi la « réalité » première, l'objet primordial de l'enfant et il imprime sa marque sur tous les objets à venir. » ( Fierens , 2021, p30). C'est-à-dire qu'elle aurait pu incorporer des objets de sa mère et que l'objet de ses projections sur les autres ne serait peut être pas ses objets internes à elle, mais ceux de sa mère, persécuteurs, en elle. Coron (2021) distingue le désir maternelle « X », mystérieux, imaginé par l'enfant, de la « mère de la réalité », il nous dit cependant que les deux peuvent avoir un impact sur la subjectivation de l'enfant ; la mère imaginaire interne et la mère réelle externe.

Cela semble faire écho à l'implication réelle de la mère de Miranda dans sa vie, notamment lorsqu'elle pose les interdits d'avoir, de savoir, de donner, de rencontrer etc. Elle semble être ce que Poujol et Scelles nomment, citant le travail de Herfray « la figure d'autorité [...] imposée ou s'imposant dans la vie relationnelle des personnes concernée [...] a une fonction de contrôle et elle est vécue comme trop intrusive [...] infantilisante » (Poujol et Scelles , 2021, p225) L'auteur décrit également qu'une relation hiérarchique dans laquelle la figure d'autorité ne peut être questionnée créé chez celui qui y est assujetti un ressenti de vulnérabilité dû à un isolement social.

Dans le discours que Miranda fait du désir de sa mère de la réalité, son exclusion du monde social en dehors de la famille semble prédominant. On peut supposer que si une confusion, une fusion, à

bel et bien lieu entre la mère réelle (figure d'autorité) et la mère imaginaire (et son désir X), pour Miranda, alors il peut être pertinent de noter que Freud, cité par Fierens, décrivait la mère-chose comme « en dehors de toute évaluation par le jugement [...] hors de tout besoin de comprendre. » (Fierens, 2021, p32) et que Lacan, lui, en disait qu'elle était « incompréhensible » (Fierens, 2021, p32) . Autrement dit, elle ne peut pas être remise en question, ce qui semble pouvoir appuyer l'hypothèse d'un seul objet maternelle interne et externe aux contours non distincts et omniprésent. Du point de vue pulsionnel, on peut s'interroger sur l'accessibilité à la jouissance et à la satisfaction pour Miranda. Sa mère paraît posséder un aspect Surmoïque voulant s'appliquer à la vie pulsionnelle de sa fille, comme quand elle lui interdit de manger des aliments goûteux et riches, incorporation de bons objets, et la régression orale qui peut y être associée.

On peut se demander si la mère ne joue pas quelque chose de la honte et de la culpabilité qui « concernent l'expérience d'avoir produit le handicap »(Ciccone & Ferrant, 2012, p21) « la honte peut porter sur l'objet, abîmé, monstrueux, ou plus exactement sur le moi disqualifié par cet objet monstrueux» (Ciccone & Ferrant, 2012, p20), ainsi que la dette de vie impayée, qui serait projetées sur Miranda, enfant héritière de la faute de la mère « Elles sont évidemment aussi éprouvées par l'enfant lui-même » (Ciccone & Ferrant, 2012, p21). Miranda pourrait donc être l'enfant symptôme de la blessure narcissique de la mère due au handicap de sa fille, une « enfant de la faute »(Ciccone & Ferrant, 2012, p19) ayant produit un « effet de déception originale » (Ciccone, 2011, para. 4), ne pouvant rembourser le « contrat narcissique » (Ciccone & Ferrant, 2012, p20), ce qui ferait naître des complexes chez le sujet handicapé.

Ainsi « la honte [...] garderait jalousement des jouissances inavouables » (Ciccone & Ferrant, 2012, p18) peut-être la mère interdit-elle la jouissance à sa fille car Miranda serait, à ses yeux, réduite à une projection de sa propre honte. Cette réflexion nous amène à considérer la place de la mère. En effet Ciccone présente le handicap comme un «objet [...] de projection de la part du sujet et de son entourage » (Ciccone, 2011, para. 1) concernant des éléments archaïques et narcissiques, de par l'impair-faction qu'il représente « Il présentifie la blessure narcissique, le manque. » (Ciccone, 2011, para. 6).

Or, Ciccone & Ferrant nous indique que « face à la disqualification de la parentalité, voire de l'humanité même, face [...] aux désirs non reconnus d'abandon ou de meurtre, [...] l'investissement de l'enfant comme objet-à-réparer,[...] est souvent le seul investissement possible qui garantisse le lien » (Ciccone & Ferrant, 2012, p19).

On peut se demander si le contrôle apparemment excessif de la mère envers Miranda ne répondrait pas à son désir inconscient de meurtre de sa fille, de meurtre de sa subjectivité, de sa personne psychique. Cela pourrait également venir de son désir de réparer sa fille quitte à l'objectaliser.

Désirs auxquels Miranda répondrait partiellement en faisant taire sa subjectivité pour devenir l'objet du désir X de sa mère et pouvoir prétendre à son amour.

Dans cette idée de contrôle du parent envers son enfant handicapé, Cabassut nous dit que « l'infirmité a pour effet de détrôner l'altérité au profit d'un rapport de maîtrise du handicap et de ses conséquences (sociale, sexuelle, éducative,..) dans le lien de la filiation » (Cabassut, n.r, p9) on peut en déduire une hypothèse qui est que la différenciation et le processus de subjectivation de Miranda serait rendu plus difficile par l'action de contrôle de son handicap par sa mère, qui aurait « handicapté» (Dufour & Morvan, 2010, p142) sa fille et ne verrait plus sa personne et sa singularité en dehors des troubles, qui la renverraient à sa souffrance à elle.

Miranda risquerait donc de « ne plus pouvoir se positionner comme sujet » (Dufour & Morvan, 2010, p142) et dans ce cas « le prix à payer sera élevé [...] être pensé, senti, agi, parlé par l'autre. L'espace ainsi constitué pourra apparaître comblant mais sera tout autant persécutant. » (Dufour & Morvan, 2010, p147), ce que Perron, cité par Dufour et Morvan, complète par le constat que dans le handicap « c'est la construction de la représentation de soi, en tant que personne qui se trouve mise en cause dans l'une de ses bases essentielles » (Dufour & Morvan, 2010, p145).

Ce développement peut être intéressant à articuler avec l'idée que « le surmoi comme l'idéal du moi sont d'abord [...] créés en partie à partir de l'intériorisation du surmoi et de l'idéal du moi d'un autre, du parent.» (Ciccone & Ferrant, 2012, p17). Cela nous renvoie à la question des imagos et du primaire.

### **3.3 La mère imaginaire et imagoïque**

Fierens présente la mère dans ces aspects archaïques ainsi « La chose - la mère - est fondamentalement la substance première, qui ne change absolument pas » (Fierens, 2021, p32) ce qui nous renvoi à l'imago maternelle, objet, « chose » interne chez l'enfant.

Or Kohon et Apfelbaum nous parlent « d'une *identification primaire avec une imago maternelle* » (Kohon & Apfelbaum, 2011, p12) que les auteurs décrivent comme pouvant être en même temps dans deux extrêmes « omnipotente, toute-puissante, sublime, intimidante, protectrice et sacrée, [...] bonne et bienveillante » et « vulnérable et pathétique, dominée par sa propre détresse, sa tristesse, ses maladies et ses inhibitions [...] dominatrice, tyrannique, rancunière et implacable ». Ce à quoi ils ajoutent que « Ces contradictions extrêmes sont au cœur des identifications narcissiques. »(Kohon & Apfelbaum, 2011, p13). Cependant, un point mis en avant par Dufour et Morvan est que les contradictions et les ambivalences sont paralysantes psychiquement, et peuvent amener le sujet à « faire le mort » (Dufour & Morvan, 2010, 144) ce qui dans le cas de Miranda pourrait mettre en lumières des difficultés à atteindre une identification secondaire pleine et efficiente, la laissant aux prises avec l'imago maternelle ambivalent.

Litinetskaia (2013) quant à elle fait mention de l'identification primaire comme du moyen qui fait apparaître le narcissisme, suite à quoi le sujet ne désirera plus seulement « avoir » l'amour de l'objet, mais également « être », c'est à dire pouvoir s'aimer soi à travers l'autre. On peut compléter cette réflexion par l'apport de Widlöcher qui signale que « - Le narcissisme primaire se définit donc par son autonomie vis-à-vis de l'amour d'objet. » (Widlöcher, 2005, p85). Pour Miranda, il me semble que sa problématique se situait au niveau du besoin d'avoir l'amour de l'objet, la plaçant dans une forme de dépendance à celui-ci. Elle ne paraissait pas avoir, au moment de nos rencontres, un narcissisme primaire suffisamment solide qui lui aurait permis de pouvoir prétendre à être.

Lorsque Freud, cité par Widlöcher met en parallèle « la relation narcissique [...] dans lequel l'objet est vécu au service du soi » et la « relation anaclitique [...] dans lequel le soi est dans une dépendance réelle à l'objet » (Widlöcher, 2005, p84) cela paraît mettre en évidence là où en est Miranda, en dépendance vis-à-vis de l'imago maternelle, incorporée-introjectée selon le mode anaclitique.

Si l'on s'en tient aux indications de Widlöcher, l'identification narcissique s'atteint par « l'intériorisation de l'objet d'amour » (Widlöcher, 2005, p86), en effet « le sujet intérieurise en lui une figure de l'autre, à commencer par l'objet perdu (Freud, 1914). » (Widlöcher, 2005, p87).

Or lorsque Kohon et Apfelbaum nous parlent de leurs cliniques, ils l'illustrent en ces termes « Cette *imago* maternelle est investie d'une omnipotence narcissique, séduisant la patiente et l'amenant à croire qu'il existe un Paradis qu'elle n'aurait jamais dû perdre, mais qui plus est, un Paradis qui constitue véritablement son *self*. »(Kohon & Apfelbaum, 2011, p13) le Paradis perdu semblant ici faire écho à l'objet perdu mentionné par Freud. L'auteur poursuit en expliquant que l'identification narcissique sur « la présence inconsciente d'un sein ubiquitaire, interne et menaçant » en lieu et place d'un *self* « peut donner à la patiente le sentiment d'être ostracisée, inadéquate, pleine de manques et de n'être pas à sa place. »(Kohon & Apfelbaum, 2011, p13).

Rolland de son côté nous présente la mère comme l'« objet premier de tous les courants pulsionnels [...] objet dernier de tous les renoncements, comme Freud le laisse entendre, lorsqu'il fait de l'imago maternelle l'exemple même de ce à quoi il nous faut, inexorablement, dire non. » (Rolland, 2000, p36). On peut apercevoir à travers cette citation la nature du travail auquel Miranda va faire face : renoncer au Paradis Perdu pour se retrouver, elle.

Un travail rendu difficile car comme nous l'avons vu précédemment, les liens avec l'imago primaire, le sein, premier objet d'amour, impactent les relations d'objets à venir. Ceux-ci vont pourtant se montrer indispensables dans le processus de subjectivation de Miranda.

### **3.4 L'intersubjectif : le regard et la reconnaissance mutuelle**

Scelles décrit la situation de handicap comme étant « à l'origine d'un rapport à soi, au monde, à

l'autre [...] singulier, lequel peut mettre en péril l'élaboration de sa propre subjectivité, faute de trouver dans le regard de l'autre une image de soi qui désigne le sujet comme étant humain (Sausse 1996)» (Scelles, 2013, p 138).

Nous avons vu précédemment que la relation entre la mère et Miranda semblait être prise dans un rapport de contrôle et qu'elle pouvait également être porteuse d'éléments de honte. Il est donc envisageable que le désir d'être de Miranda n'ait pas pu se constituer en étayage sur le « regard » d'amour de sa mère, sur sa façon d'être présente, ou plutôt non-absente à elle, à cause du handicap et de ce qu'il représente. Cela nous amène à penser la pulsion scopique, interaction intersubjective conceptualisé par Freud, cité par Pellois-Renaudat et Vincelot et qui est expliquée par «une dialectique entre celui qui regarde et celui qui est vu, entre celui qui juge, évalue et celui qui est observé et se sent reconnu (ou pas). » (Pellois-Renaudat et Vincelot, 2015, p31) et comme étant « entre connaissance de soi et connaissance d'autrui » (Scelles, 2013, p 138) nous dit Scelles à propos du regard de l'autre qui participe selon elle à « la construction de l'identité du sujet » (Scelles, 2013, p 138).

D'ailleurs, en évoquant de la subjectivation cette auteure indique qu'elle nécessite un « cadre de liens à l'autre, autre signifiant, autre secourable, autre qui a fui, autre qui est lui-même sidéré, autre qui se propose comme contenant de pensée. »(Scelles, 2013, p 137). Cadre dans lequel le processus peut « être entravé [...] quand le sujet est confronté à un regard qui le pétrifie, qui reflète le rejet voire la peur. A contrario, le regard curieux, empathique, exprimant le plaisir de la rencontre, peut soutenir le processus de subjectivation. »Scelles, 2013, p 138)

On comprend alors à quelle point l'hypothèse que Miranda n'aït pu trouver ce regard chez sa mère, si importante dans son lien objectal, peut être déterminante dans son accès à sa subjectivité.

Le « désirer être » à travers l'autre et le pôle objectal qui ont été au travail durant cette année chez Miranda, peuvent être rapprochés de la notion de la reconnaissance mutuelle de Danion, qui selon lui est une modalité intersubjective fondamentale dans la validation de l'humanité, des qualités et des capacités d'un individu par les autres. L'auteur ajoute que « Sans cette reconnaissance, un individu ne peut se penser en sujet de sa propre vie et s'appréhender comme une personne. »(Danion, 2012, p327). Honneth, cité par Danion (2012), développe ce concept autour de trois types de reconnaissance mutuelle : affective, juridique et sociale, permettant d'être reconnu « dans sa singularité par les relations affectives, dans son universalité par le respect et dans sa particularité par l'estime. » (Danion, 2012, p329)

L'auteur développe « le déni de reconnaissance est une forme première de déshumanisation de la personne : mépriser autrui, c'est le déshumaniser, le tenir pour rien. Et tenu pour rien, autrui est comme n'existant pas. »(Danion, 2012, p329). Ce constat, alarmant, ne manque pas de nous

rappeler la situation subjective de Miranda. Les enjeux de ce déni de reconnaissance concernent « la formation de l'identité et la réalisation de soi » (Danion, 2012, p329),, l'auteur décrit ses effets comme un vécu subjectif d'indignité, d'infériorité, abîmant la confiance et l'estime soi.

On peut supposer que si la mère n'a pas été en mesure d'apporter ces modalités, du fait notamment de la nature de sa relation avec sa fille, ce sont néanmoins des éléments que Miranda pourra rencontrer à l'ESAT, dans nos échanges et entretiens cliniques ainsi qu'en situation de groupe.

Danion met en avant que « la reconnaissance mutuelle est ce qui confère à la personne en situation de handicap psychique, comme à toute personne, son épaisseur de vérité subjective et d'humanité » (Danion, 2012, p334) et c'est donc l'impact de la qualité et de la variété du lien objectal dans le processus de subjectivation que nous allons pouvoir désormais aborder.

### **3.5 Contre-transfert : la mère-miroir et le père-tiers, le reflet opaque brisé et l'ouverture sur le « Non »-moi**

Ayant cru discerner les contours de la subjectivité de Miranda à travers son discours déniant presque complètement sa propre singularité au profit d'un Autre, j'ai ressenti la nécessité d'aller tenter de la trouver. Je me refusais à être tue par la volonté de cet Autre lorsque Miranda répondait à mes relances par les mots de sa mère comme s'ils étaient une fin en soi, le point final de nos discussions, de toutes réflexions, et je ressentais le besoin de laisser la mère de côté dans nos échanges.

Il m'apparut dans l'Après-coup que j'ai pu être le miroir du désir d'être, en négatif, de Miranda. Ce qu'elle ne pouvait admettre, je le percevais, ce qu'elle ne pouvait vivre, je le ressentais. J'ai eu l'impression d'être aller la chercher en moi pour aller la trouver, ou qu'elle s'est cherchée en moi pour se trouver, ce qui ne manque pas de faire penser à la « dimension spéculaire du rapport entre l'enfant et la mère »(Widlöcher, 2005, p83) et au transfert en miroir de Kohut. Dans ce type de transfert, Faure-Oppenheimer explique que « l'analyste est vécu comme une fonction au service des besoins du patient. S'il se sent reconnu, le patient ressent un bien-être lié à la restauration de son narcissisme » (Faure-Oppenheimer, 1996, p41) ce qui fait écho au concept de « selfobjet » dont l'auteure dit qu'il « renvoie à toute expérience narcissique où l'autre est au service du self »(Faure-Oppenheimer, 1996, p34) et au « transfert narcissique où l'analyste est vécu comme extension de soi, au service de l'homéostase narcissique, un objet archaïque, « selfobjet pour le self »(Faure-Oppenheimer, 1996, p33). La reconnaissance de l'analyste peut alors venir réparer, restaurer l'ego fragilisé ou défaillant du patient.

Ainsi, mon contre-transfert de désirer faire s'exprimer la subjectivité de Miranda et l'écoute que je lui portais durant nos échanges ont pu favoriser l'expression de plaintes et de critiques plus directes à l'encontre de sa mère, et lorsque j'ai validé ses ressentis cela a pu lui apporter une forme de

reconnaissance narcissante. Je fais donc l'hypothèse que j'ai été durant un temps un selfobjet au service de son self, là où auparavant l'imago maternelle ne lui laissait que peu de place.

Ainsi Widlöcher nous dit que « L'autre est recherché pour autant qu'il est semblable au sujet ou, mieux, qu'il est la figure du sujet. Ce dernier jouit de fusionner avec l'image que lui fait voir l'objet. « Je fais l'autre être moi-même, l'autre me fait être moi-même. » » (Widlöcher, 2005, p83) Autrement dit, Miranda aurait pu s'étayer sur ce que mon regard lui renvoyait d'elle-même, sur ce que mon contre-transfert miroitait de son image, à commencer par se désirer elle-même plutôt que de désirer l'objet d'amour ou l'objet perdu.

Lorsque Miranda est venue me voir pour me confronter sur le fait que j'aurais dit qu'elle avait un problème, j'ai eu l'impression qu'elle jouait quelque chose de sa mère en moi, ou plutôt qu'il se jouait une scène du lien objectal dans laquelle elle s'attendait peut-être à me voir réagir comme elle l'imagine que le ferait sa mère. Une situation que j'ai compris comme une forme de test, ou d'expérimentation, rendue possible par l'alliance thérapeutique qui avait pu s'établir auparavant car elle impliquerait que peut-être notre lien pourrait y survivre.

J'ai eu le sentiment que, quelques soient ses attentes, si je répondais comme sa mère je serais devenu persécutrice. Ce ne fut pas le cas, comme j'étais une autre, et cela m'a interrogée dans l'après-coup.

Me demandait-elle de faire tiers, de faire taire la mère, de me faire le père, séparant la dyade fusionnelle mère-enfant ? Disant « non », comme Miranda devrait dire non, renoncer au paradis perdu ? C'est une autre hypothèse intéressante, à laquelle fait écho Cabassut dans une articulation avec le mythe d'œdipe qui « invente un passage » et « caractérise en outre une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle »(Cabassut, n.r, p1). L'auteur nous parle de la place du père souffrant face au handicap de son enfant comme n'ayant «d'autres recours que de fuir le domicile familial, désinvestir une position éducative, une fonction paternelle que l'atteinte filiale aura désincarnée, laissant le champs libre au renfort d'une position maternelle substitutive qui fera fonction de « paternage » ou bien qui fera apparaître la mère dans une toute puissance aussi étayante que destructrice à l'égard de l'enfant. »(Cabassut, n.r, p1) ce qui fait écho à l'absence du père dans la vie et le discours de Miranda.

Or Amiel nous expose les fonctions du père dans le processus de différenciation psychique d'avec la mère« La *fonction paternelle* et le *Nom-du-Père*, autres opérateurs inconscients, avaient quant à eux pour vertu de doublement *barrer* le désir maternel afin de donner accès, par la *castration autorisatrice*, à une sortie relative de l'aliénation à l'Autre primitif » (Amiel, 2021, p5). Cabassut nous dit du père qu'il est « celui qui propose à l'enfant d'accéder au monde des mots après que ce dernier est investi dans le rapport à la mère, celui des choses. » (Cabassut, n.r, p9).

Ce que Lebrun illustre ainsi « Nous pouvons entendre le Nom-du-Père comme ce qui vient dire à la mère : « Pas tout dans les choses ! » (Lebrun, 2009, p50) Opérations qui permettraient de déterminer là où s'arrête le monde de la mère et là où commence le parlêtre lacanien. Ce à quoi on peut ajouter, que se penser, « penser c'est aussi perdre, renoncer à la relation fusionnelle. » (Paquette, 2018, p66). De plus « l'inscription d'un interdit dans le rapport à l'objet – incarné en premier lieu par la mère » (Coron, 2021, p54) permet d'établir que si il y a un interdit pour la mère en soi, une limite de l'intimité là où elle devrait s'abstenir d'aller, c'est comprendre qu'il y a aussi un interdit pour soi, protecteur et contenant.

Je fais donc l'hypothèse que Miranda a pu trouver dans nos échanges une fonction approchant celle du père, alors que je m'efforçais de ne pas écouter le discours de la mère pour tenter d'aller la chercher elle, et d'espérer d'elle du parlêtre.

Si face aux changements chez Miranda j'ai pu en réponse avoir des fonctions parentales, tantôt maternelle, tantôt paternelle, « ce sont alors bien les pulsions égoïstes qui cherchent ainsi une issue particulière. [...] on peut alors mieux comprendre la remarque freudienne des effets de la réponse parentale. Ces pulsions vont mettre en jeu le désir de l'autre et le désir du sujet. » (Paquette, 2018, p67) je fais l'hypothèse que Miranda a pu trouver sa façon à elle d'interagir avec ce que je lui proposais, se re-positionnant par rapport au conflit psychique qui était le sien, entre son désir et celui de sa mère. Ainsi, je suppose par exemple qu'elle a pu jouir de la mère que je lui présentais, c'est-à-dire « à partir du manque de la mère »(Fierens, 2021, p39) en tant que « mère castrée » ouvrant sur « l'espace de l'invention de soi. » mentionnée par Fierens et dont il développe la fonction dans l'analyse ainsi « C'est lorsque l'analysant sera passé par toutes les couleurs des tenir pour vrai dans le transfert qu'il aura avancé non dans la reconnaissance de sa mère (celle qui se présentait d'abord comme une certitude inébranlable ou la substance de son psychisme), mais dans la métamorphose heureuse de son rapport à une mère. Il jouira d'une nouvelle forme de s'inventer. » (Fierens, 2021, p40)

Avec le temps, nos mouvements transférentiels et contre-transférentiels ont pu éventuellement être un terrain de travail de secondarisation des identifications de Miranda selon ce que décrit Widlöcher en parlant des identifications hystériques et narcissiques « les deux formes d'identification représentent une sorte de paire structurée, l'une attachée à l'objet à travers l'autre, la seconde attachée à l'autre pour le faire entrer en soi » (Widlöcher, 2005, p86) « Entrer dans l'autre ou mettre l'autre en soi sont deux figures, deux mises en acte de la relation d'objet [...]. Les deux formes d'identification secondaire sont donc au service du narcissisme et non sa source. Telle est la différence radicale avec l'identification primaire. »(Widlöcher, 2005, p87) ce qui illustre le développement de la relation objectale qui a pu se développer dans l'ouverture à l'analyste et au

Soi, au Moi par Miranda, qui grâce à cela gardait un bénéfice narcissique suffisant dans le lien objectal établi dans nos entretiens.

Ce lien a pu l'amener à réinvestir son monde interne ainsi que l'évoque Scelles « Le monde interne s'édifie par intériorisation des expériences et des liens aux objets externes ; ainsi, plus que l'autre, c'est le lien à l'autre qui est introjecté »(Scelles, 2013, p140) qui ajoute à cette idée que le sujet prend naissance dans le lien objectal et dans la réciprocité, dans l'intersubjectivité.

Si notre lien a pu être le lieu privilégié pour rejouer certains enjeux objectaux et en expérimenter d'autres, le groupe a été une ressource très riche, indispensable, pour étayer sa subjectivation.

### **3.6 Le père et les pairs, exploration du moi, expérimentation du soi**

Au sein du groupe, Miranda a pu éprouver le lien objectal comme étant singulier avec chacun, solide, continu et stable et surtout comme valorisant, bienveillant et respectueux.

La rencontre de l'altérité et la découverte de différences mises en sens et expérimentées comme non-menacantes ont pu lui donner permettre de développer son pôle objectal, chose qui ne semblait pas réalisable dans l'entre soi-familial.

Elle a pu trouver, chez ceux qui pouvaient désormais être ses pairs plus que des Autres, la reconnaissance, de nouveaux objets pour s'identifier, à imiter, de nouvelles sources d'amour, lui permettant d'être plus indépendante du premier objet d'amour, du modèle maternel.

Selon Canali et Brandibas (citant Stelger, 2003) « ce qui pourrait l'aider à se structurer se trouve dans la référence à une identité collective, [...] le sentiment d'appartenance à ce « Nous ». » (Canali & Brandibas, 2008, p95).

Poujol et Scelles (2014), citées par Poujol et Scelles (2021, p226) développent cette idée par leur conception des « relations fraternelles harmonieuses » qu'elles décrivent comme des relations horizontales, symétriques, dans lesquelles sont éprouvés des affects positifs et négatifs, où l'ambivalence est rendue possible sans menacer l'intégrité du lien ce qui favorise l'identification et la différenciation.

Cela me conduit à l'hypothèse que le groupe de l'atelier expression des émotions a pu agir comme un groupe fraternel dans ses fonctions tout en étant dans un milieu extra-familial. L'interpersonnel, l'intersubjectif paraissaient s'y déployer dans « L'expérience de relations avec des « presque même que soi », avec lesquels une palette de types de liens et d'affects peuvent se déployer » (Poujol et Scelles, 2021, p226) ce que Poujol et Scelles mettent en avant comme étant essentiel et qu'elles appuient en ces termes « l'identification du pair participe de l'élaboration identitaire de chacun » (Poujol et Scelles, 2021, p226).

Le lien objectal avec le pair fait donc jouer le même et le différent ainsi que le décrit Dardot « certes un individu est *different* des autres, de tous les autres mais c'est précisément parce qu'il est

en même temps *identique* à soi ou coïncide avec soi [...] de telle sorte que les changements qui l'affectent ne remettent pas en cause son unité intérieure. Cette unité intérieure [...] fait qu'il est réellement autre que tous les autres. » (Dardot, 2011, p252) ou autrement dit le moi et le non-moi, appuyant l'interdit du père à l'égard de la fusion mère-enfant, ce que Pellois-Renaudat et Vincelot complètent par cette réflexion « Savoir se distancier de sa famille se développerait dans une substitution relationnelle au profit des pairs » (Pellois-Renaudat & Vincelot, 2015, p26).

Ce fonctionnement groupal permettrait selon eux des interactions de qualité faisant croître l'amour propre et la relation positive à soi, valorisante.

En se basant sur ce que nous apporte Widlöcher « D'où le terme d'identification narcissique pour l'intériorisation de l'objet d'amour. Les mécanismes d'introjection et de projection contribuent à cette intériorisation comme, de manière plus générale, les mécanismes relevant de l'identification projective. » (Widlöcher, 2005, p87).

On peut formuler l'hypothèse qu'elle a pu faire un travail d'identification narcissique et intérioriser d'autres objets d'amour par le biais d'introjection, de projection et d'identification projective dans « l'appareil psychique groupal » (Kaes, 2005, p121) et donc travailler sur son narcissisme secondaire et des identifications secondaires.

« Les « autres » ainsi devenus, existeront, nourriront, aliéneront, transformeront le sujet, qui en retour, transformera ces « hôtes ». Tout ceci se faisant dans un rapport complexe entre « autres intériorisé » et « autre extérieur, toujours subjectivement appréhendé » (Mijolla, 1976)» (Scelles, 2013, p140)

Cela suppose qu'elle ait pu rencontrer dans ce groupe des objets suffisamment bons et narcississants au niveau primaire, ce qui m'a semblé être le cas, et ce qui peut être lié au cadre que nous avons instauré dans cet espace collectif : écoute, non-jugement, respect, libre expression, etc, dont la psychologue et moi-même étions les « garantes ».

Scelles, citant Kaës (1993), explique que « Ce repli sur le cadre de pensée groupal fait partie d'un système de défense commun parant aux failles des appareils psychiques individuels attaqués par le traumatisme. »(Scelles, 2013, p 142) et ajoute que cela permet de sortir l'individu « du sentiment de vide et de sidération de la pensée. » (Scelles, 2013, p 142) et étaye une transition vers une appropriation subjective, à partir de la réalité groupale.

Scelles complète sa pensée en ces termes « Ainsi, la question du sujet ne peut se penser en dehors d'une tension dynamique et évolutive entre le je et le nous, les processus d'identification/différenciations et celui du sentiment de faire groupe et d'être groupe. » (Scelles, 2013, p 143) ce qui va dans le sens du groupe comme support à la subjectivité.

Miranda a également pu entendre que les autres n'étaient pas assujettis aux mêmes règles, à la même

figure d'autorité qu'elle, et qu'ils y survivaient, voir y trouvait plus d'épanouissement qu'elle. Cela m'amène à penser qu'elle a pu se constituer un « rapport à soi *autre* que celui qui est produit par le pouvoir » (Dardot, 2011, p237) par un « travail d'autotransformation qui est *hétéronormatif*, c'est à dire qui procède d'une autre ou d'autres normes que celle que met en œuvre le pouvoir » (Dardot, 2011, p237) que l'on sait être dans son cas la figure d'autorité maternelle, objet imagoïque de l'identification primaire. J'émetts l'hypothèse que cela a pu stimuler ses capacités fantasmatisques et ses désirs « égoïstes » dans la rencontre d'autre différents mais semblables, qui pour leur part s'autoriseraient une assise subjective plus investie.

Paquette nous dit que « l'activité de penser [...] est liée, pour Sigmund Freud, à la rencontre avec l'autre » (Paquette, 2018, p66), or nous avons vu plus tôt que penser c'est aussi renoncer la symbiose avec la mère. Avoir des rencontres de qualité avec ces pairs semble donc une ressource très importante pour amener de la pensée et de la différenciation, de la subjectivation.

Lorsque Miranda s'est exposée, dévoilée, dans le groupe de soutien, je fais l'hypothèse que cela était dans le but de prendre le risque de s'affirmer, de s'éprouver, elle, dans son assise subjective face à l'épreuve du jugement de l'Autre, en testant sa réaction comme elle avait pu le faire avec moi. L'Autre répondra-t-il comme elle avait pu le croire un temps, c'est-à-dire comme la mère persécutrice, ou donnera-t-il une autre réponse ? Sera-t-elle validée dans sa singularité ? On peut y voir un test pour elle-même car, comme Ciccone le décrit, « Éviter les impasses de la fétichisation, du faux-self, de l'imposture, suppose de développer son propre style, comme le dit Salomon Resnik, être soi-même sans chercher à imiter un autre. » (Ciccone, 2008, p48). Ce développement aurait été rendu plus facile dans ce groupe où les liens étaient peu investis et familiers, tout en restant « sous le regard de certains « autrui significatifs » (Mead, cité par Pellois-Renaudat & Vincelot, 2015, p26), un membre du groupe de l'atelier expression et moi-même. Cela semble illustrer une possibilité d'autonomie psychique comme renvoyant à « la capacité d'évoluer en référence à une identité collective [...] et dans une position subjective, c'est-à-dire à partir de choix qui lui sont propres » (Canali & Brandibas, 2008, p95)

On pourrait résumer l'interaction entre Miranda et l'Autre en disant qu'elle s'est « essayer à énoncer des désirs, qui pourraient être [...] relayés au seuil signifiant du symptôme [...] ou de sa souffrance, ou enfin d'un trouble du comportement associé » (Canali & Brandibas, 2008, p95) mais qui, ici, ont pu être entendus et validés comme lui appartenant en tant que personne singulière.

### Synthèse :

Miranda était prise dans les projections de honte et de culpabilité de sa mère, qui exerçait sur elle un contrôle vécu comme intrusif, en écho avec l'imago maternelle, objet d'identification primaire persécutrice.

Sa rencontre avec moi et avec l'atelier émotions lui a permis d'être regardée différemment et de pouvoir envisager une sortie à l'impasse objectale de la symbiose mère-fille. Les tiers et pairs ont pu participer à construire des limites entre eux et elle, le moi et le non-moi, de façon sûre, permettant à Miranda de pouvoir expérimenter le lien objectal et de nuancer ses identifications. L'expression de son désir a été le fil rouge de son émancipation subjective, car il a été l'appui pour déterminer la différence interne entre elle et la mère.

## **Conclusion**

Ce travail de mémoire a été une élaboration bienvenue d'une situation vécue sur le moment comme confusa, bien qu'intéressante, et qui a pu trouver du sens et un intérêt constructif indéniable. La rencontre avec des personnes en situation de handicap psychique et/ou mental, parfois en sur-handicap du fait de leur environnement notamment social, a été un point de départ pour un travail de questionnement et de changement de regard sur l'altérité et le semblable. Le cas de Miranda m'a permis de me focaliser sur l'enjeu de la subjectivité, ce qui m'a sensibilisé à la déceler sous des formes et des expressions différentes de celles qui m'étaient plus familières jusqu'alors. Me mobiliser sur sa situation m'a fait me rendre compte de la nature des mouvements transférentiels et contre-transférentiels possibles dans l'accompagnement de personne vulnérable psychiquement.

Il me semble important de signaler que j'ai dû faire des choix concernant le développement thérico-clinique, ce qui constitue des limites mais autant d'ouvertures possibles pour de futures réflexions. En effet, je n'ai pas pu aborder la question du conflit qui m'a pourtant beaucoup questionnée tout au long de ma réflexion, notamment dans son potentiel de différenciation d'avec une figure d'attachement. De même, la question du traumatisme aurait été une piste enrichissante en lien avec le vide et la sidération de la pensée qui peuvent entraver l'investissement de soi, de sa subjectivité. Il aurait également pu être intéressant de développer la notion d'objet pour pouvoir préciser cet axe de développement. Un autre élément qui aurait pu avoir un impact significatif dans ce travail de mémoire, est la question du père. Je n'ai pu que constaté son absence, et mon ignorance à son propos, mais il va sans dire que la réalité de la relation père-fille dans la vie de Miranda représente un aspect important à propos de son développement subjectif, que je n'ai pas pu approfondir. La place du frère était également un élément intéressant et aurait pu mériter qu'on s'y attarde.

## Bibliographie

- Amiel, G. (2021). Actualité de la clinique du désir de la mère, Argument. *Feuillets psychanalytiques*, 2021/1(7), 5-5.
- Cabassut, J. (n.r.). Œdipe et déficience mentale : culture psychopathologique et institutionnelle. Repéré à [http://www.psicopatologiafundamental.org.br/uploads/files/ii\\_congresso\\_internacional/simposios/ii\\_con\\_sp\\_oedipe\\_et.pdf](http://www.psicopatologiafundamental.org.br/uploads/files/ii_congresso_internacional/simposios/ii_con_sp_oedipe_et.pdf)
- Canali, M. & Brandibas, G. (2008). La grande dépendance et la liberté du sujet. *Empan*, 2008/2(70), 94-98.
- Ciccone, A. & Ferrant, A. (2012) Emboîtement d'affects dans les contextes de handicap. *Honte et culpabilité dans la clinique du handicap*, 2012, 17 -35.
- Ciccone, A. (2011). De quoi le handicap est-il trace ? La handicap comme attracteur de subjectivité. *Le Carnet PSY*, 2011/9(158), 52-54.
- Ciccone, A (2008) Potentialités incestuelles et mise en histoire générationnelle dans les contextes de handicap. *Le Divan Familial*, 2009/1(22), 65-80.
- Ciccone, A. (2008). Violence dans le soin au handicap. *Handicap : l'éthique dans les pratiques cliniques*, 2008, 43-53.
- Coron, O. (2021). MATER SEMPER CERTUS EST ? *Feuillets psychanalytiques*, 2021/1(7), 49-59.
- Danion, J-M. (2012). La personne en situation de handicap psychique : quelques considérations sur la notion de reconnaissance mutuelle. *Les Cahiers Philosophiques de Strasbourg*, 2012/31, 321-345.
- Dardot, P. (2011). La subjectivation à l'épreuve de la partition individuel-collectif. *Revue du MAUSS*, 2011/2(38), 235 -258.

- Dufour, V. & Morvan, J-S. (2010). Handicap et captation : un modèle pour penser la subjectivité ? *Empan*, 2010/4(80), 142-149.
- Faure-Oppenheimer, A. (1996). *Kohut et la psychologie du self*. PUF, Bibliothèque de psychanalyse, chapitre 1, p31-58.
- Fierens, C. (2021). Se jouer de la mère. *Feuillets psychanalytiques*, 2021/1(7), 29-40.
- Freud, S. (2004). Deuil et Mélancolie, Extrait de Métapsychologie. *Sociétés*, 2004/4(86), 7-19.
- Helft, A. (2000). Comme un coup de bêche. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2000/2(2), 57-61.
- Kaes, R. (2015). *L'extension de la psychanalyse, Pour une métapsychologie de troisième type*. Paris, France : Dunod.
- Knauer, D. (2011) Subjectivités. *Psychothérapies*, 2011/2(31), 93-93.
- Kohon, G. & Apfelbaum, L. (2001). Identification primaire et imago maternelle. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2011/1(23), 11-27.
- Lebrun, J-P. (2009). *Un monde sans limite*. Paris, France : Erès.
- Litinetskaia, M. (2013). Déni, négation et dénégation : aspects psychopathologiques et cas cliniques. *Annales Medico-Psychologiques*, 2013(171), 485–489.
- Macherey, P. (2009). *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*. Paris, France : La Fabrique Editions.
- Paquette, T. (2018). Déficit intellectuel ou inhibition de penser ? *Le Journal des psychologues*, 2018/3(355), 64-67.
- Pellois-Renaudat, M. & Vincelot, S. (2015). Vivre le handicap et désir de conformité, Un autre chemin d'accession au statut d'adulte. *Le Sociographe*, 2015/3(51), 23-33.

- Pontalis, J-B. (2000). L'affirmation négative. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2000/2(2), 11-18.
- Poujol, A-L., & Scelles, R. (2014). Le point de vue des adultes avec une trisomie 21 sur leurs relations fraternelles et aux pairs extrafamiliaux : Impact sur leur vie intrapsychique et intersubjective. *Pratiques Psychologiques*, 20(2), 83-94.
- Poujol, A-L. & Scelles, R. (2021) Le vécu subjectif et émotionnel des personnes qui ont une déficience intellectuelle, à propos de leurs liens fraternels et de leurs relations extra-familiales. *Alter, European Journal of Disability Research*, 15/2021(3), 216-229.
- Rolland, J-C. (2000). La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2000/2(2), 19-36.
- Scelles, R. (2013). Handicap : processus de subjectivation et lien à l'autre. *Psychopathologie et handicap de l'enfant et de l'adolescent*, 2013, 137-152.
- Widlöcher, D. (2005). Narcissisme et identification. *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 2005/1(11), 77-89.

## Résumé :

Le cas de Miranda nous fait réfléchir à la subjectivité à travers ses expérimentations en appui sur l'autre. Si le lien objectal peut s'avérer être un recours formidable dans tout processus de subjectivation, il y a certains liens qui semblent, au contraire, nous entraver et nous enfermer. Ce mémoire retranscrit le voyage qu'a parcouru Miranda pour s'approprier son univers psychique et faire le tri entre tous ces objets qu'elle gardait avec elle, et tout ceux qu'elle a découverts sur son chemin. Elle semble, au moment où nos routes se séparent, avoir la tête pleine de questions et le cœur plein d'émotions, bien vivante, et se cherchant encore. Pour ma part, qui suit sa trace durant ce processus, voilà ce qui m'interroge, quels sont ces objets quelle prend, garde et jette ? Et Pourquoi ? Comme il se trouve, me semble-t-il, que j'ai pu en être un, je propose dans ces quelques lignes l'objet de ma réflexion.

*The case of Miranda makes us reflect on subjectivity through her experimentation in leaning on the other. If the objectal link can prove to be a formidable recourse in any process of subjectivation, there are certain links which seem, on the contrary, to hinder and confine us. This memorandum retranscribes the journey that Miranda traveled to appropriate her psychic universe and sort out all the objects she kept with her, and all those she discovered on her way. She seems, when our paths part, to have her head full of questions and her heart full of emotions, very much alive, and still looking for herself. For my part, following her trail during this process, this is what questions me, what are these objects she takes, keeps and throws away? And why? As it happens, it seems to me, that I could have been one, I propose in these few lines the object of my reflection.*

Mots clefs : Subjectivité, Lien, Objet, Désir, Limite, Imago, Pair, Tiers, Narcissisme, Identification, Handicap, Honte, Culpabilité, Reconnaissance, Regard, Miroir, Négation, Autre, Intersubjectif.